

## PARALLÈLE

Entre un roi au sein de la puissance, du faste et de la grandeur, et un moine dont la vie est conforme aux véritables règles de la philosophie chrétienne. <sup>1</sup>

1. Un grand nombre d'hommes admirant et aimant les biens apparents de ce monde de préférence aux biens réels et véritables, j'ai cru indispensable de traiter brièvement des uns et des autres, et de placer en regard, d'un côté les biens que la multitude néglige, de l'autre ceux que l'on recherche avec empressement afin que, instruits de la différence qui les sépare, nous accordions aux premiers l'estime et la préférence sérieuse qu'ils méritent, et que nous prenions l'habitude de mépriser les derniers comme dépourvus de toute valeur. Les biens que l'on aime, ce sont les richesses, le pouvoir, le commandement, la gloire : les gens que le vulgaire déclare bienheureux, ce sont les chefs des peuples, ceux qui sont portés sur des chars splendides, que précède la voix des hérauts, qu'environnent de nombreux satellites. Ce que l'on dédaigne, c'est la condition des personnes qui ont embrassé le culte de la philosophie, et qui ont choisi un genre de vie solitaire. Il suffit à ceux-là de paraître pour attirer à eux les regards du peuple. Ceux-ci ont beau se montrer, en public; aucun regard, ou tout au plus quelques regards se tournent vers eux. Nul n'envie le sort de ces derniers; tous envient le sort des premiers. Et cependant il n'est point facile d'arriver à la puissance, de prendre en main le gouvernement d'un peuple; c'est même une entreprise impossible au plus grand nombre des hommes; de plus il faut aux ambitieux du pouvoir de grandes richesses. Mais d'embrasser la vie solitaire, de s'adonner au culte de Dieu, c'est une chose accessible et aisée à tout le monde. Du reste, le pouvoir, nous ne saurions le posséder au delà de la vie présente; à parler exactement, il abandonne même avant la mort ses adorateurs, et il va quelquefois jusqu'à les précipiter dans l'ignominie ou de graves dangers. La vie solitaire au contraire comble de biens les justes dès cette vie; après le trépas elle les conduit rayonnants et joyeux au tribunal de leur Seigneur et de leur père, tandis que, en ce moment, la plupart des puissants de la terre expieront publiquement par des peines terribles les fautes dont ils se sont rendus coupables. Eh bien, mettons en parallèle les biens de la sagesse d'une part, et de l'autre, la puissance, la gloire et les biens que l'on recherche dans le monde, apprécions-en la différence, que ce parallèle nous permettra de saisir clairement. Allons même plus loin; comparons aux biens de cette philosophie le plus élevé des biens d'ici-bas, à savoir la royauté, et examinons les avantages de l'une et de l'autre.

Recherchons d'abord exactement dans quelles limites s'exerce le pouvoir du prince, dans quelles limites le pouvoir du philosophe. Or le prince exerce sa domination sur un certain nombre de villes, de contrées, de peuples; les généraux, les gouverneurs, les armées, les corps publics, la foule des sujets obéissent à un signe de sa volonté. De son côté, le fidèle qui s'est consacré au Seigneur et qui a embrassé la vie monastique, commande à la colère, à la jalousie, à l'avarice, à l'amour des plaisirs et à tous les vices. Sa continuelle préoccupation est de trouver les moyens de soustraire son âme au joug des passions honteuses, sa raison au joug de la servitude et d'une odieuse tyrannie, et de tenir sa pensée constamment au-dessus de toutes les choses de la terre en subordonnant ses sentiments à la crainte de Dieu. Tel est l'empire du monarque, tel est l'empire du solitaire. N'est-il pas plus juste de décerner le titre de roi à ce dernier qu'au premier, malgré l'éclat de la pourpre et de la couronne, malgré le trône d'or sur lequel il s'assied ?

2. Oui, il est vraiment roi, celui qui met un frein à la colère, à la jalousie, à l'amour des voluptés; celui qui fait de la loi divine la règle suprême de toutes ses actions; celui qui garde son cœur libre, et qui ne permet point aux plaisirs sensuels d'asservir son âme à leur domination. C'est un roi comme celui-là que je voudrais voir régner sur la terre et sur la mer; sur les villes, sur les peuples et sur les armées. Celui qui a rangé les passions de son âme sous l'empire de la raison, celui-là gouvernera aisément les hommes selon les lois divines, et par le caractère affectueux de ses rapports avec les cités de son royaume, il deviendra pour ses

---

<sup>1</sup> Déjà dans l'ouvrage précédent, 2,6, saint Jean Chrysostome, après avoir comparé un prince et un solitaire, en a conclu que le dernier était plus heureux et plus puissant que le premier. La même démonstration est l'objet exclusif du présent opuscule. L'auteur y établit que l'homme qui s'adonne à la philosophie, c'est ainsi qu'il désigne souvent la vie monastique, est plus riche et plus puissant qu'un prince, plus redoutable à la guerre, plus capable de faire du bien aux hommes, et plus heureux à son dernier moment. Le sujet de ce traité étant le même que celui des discours précédents, il devait être placé naturellement après ceux-ci.

## PARALLÈLE

sujets un véritable père. Mais le prince qui, tout en paraissant commander à ses semblables, est lui-même esclave du ressentiment, de l'ambition, des voluptés, attire d'abord sur lui les sarcasmes de ses sujets, parce que, s'il porte une couronne d'or et de pierreries, il ne porte point la couronne de la sagesse, et que s'il resplendit sous la pourpre dont il est entièrement revêtu, son âme est dépouillée de tout ornement. Et puis, il sera dans l'impuissance de tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Celui qui ne saurait se gouverner lui-même, comment saurait-il dicter aux autres des lois convenables ?

Si vous désirez examiner les luttes qu'ils ont l'un et l'autre à livrer, vous verrez le solitaire en venir aux mains avec les démons, les vaincre, en triompher, et recevoir du Christ la couronne de la victoire. C'est qu'il marche au combat avec Dieu lui-même pour auxiliaire, revêtu d'armes divines, en sorte que la victoire ne peut lui échapper. Quant au monarque, il combat contre des barbares. Or, plus les démons l'emportent en puissance sur les hommes, plus la victoire obtenue sur les premiers est au-dessus de la victoire obtenue sur les seconds. A vouloir rechercher le but de ces guerres diverses, il s'en faut de beaucoup que ce but soit le même. L'un de ces hommes défend contre le démon la cause de la piété et du culte de Dieu; il se propose d'arracher à l'erreur certaines villes ou certaines bourgades. L'autre combat contre des barbares pour la possession de quelque territoire, pour certaines déprédations qui ont été commises, c'est l'avarice, c'est un désir injuste d'étendre sa domination qui lui mettent les armes à la main : aussi est-il souvent arrivé à quelques princes qui aspiraient à un plus grand empire, de perdre celui qu'ils possédaient. La nature de leur pouvoir et des guerres qu'ils ont à soutenir établit donc nettement la différence qui sépare un monarque de l'homme qui a voué sa vie entière au service du Seigneur. Mais vous la connaîtrez encore mieux si vous examinez leur vie et leurs actions de chaque jour. En vérité, vous trouverez l'un conversant avec les prophètes, embellissant son âme de la sagesse de Paul, ne quittant Moïse que pour passer à Isaïe, ne quittant Isaïe que pour s'entretenir avec Jean, et ainsi de suite. Mais le roi, vous le verrez sans cesse au milieu de centurions, de gouverneurs et de gardes. Or comme l'on se rapproche habituellement par les mœurs des personnes avec lesquelles on vit, le solitaire formera son âme à l'image des apôtres et des prophètes, tandis que les mœurs du prince rappelleront celles des généraux, des gardes, des soldats, gens adonnés au vin et au plaisir, passant à boire la principale partie de leurs jours, et, à cause de cette funeste habitude, dans l'ignorance de tout ce qui est utile et beau. Donc, à ce point de vue, nous devons déclarer la condition du solitaire préférable à la possession de la royauté, du sceptre et de la puissance.

3. Étendrons-nous cet examen au temps de la nuit elle-même ? Le solitaire nous apparaîtra rayonnant et absorbé par la prière et le service de Dieu; ses chants retentissent bien avant ceux des oiseaux; il vit parmi les anges, il s'entretient avec son Dieu, il savoure les célestes délices. Cependant, le prince qui régnera sur des nations, des peuples et des armées nombreuses, sur une partie considérable de la terre et des mers, dort bruyamment sur la couche où il est étendu. L'un se nourrit d'aliments qui ne lui imposent pas un long sommeil; l'autre s'assoupit sous l'action des boissons et des plaisirs qui le retiennent au lit jusqu'au jour. Il suffit au moins d'un vêtement et d'une table des plus ordinaires, et pour convives d'hommes qui soutiennent comme lui les combats de la vertu. Il faut à un roi des ornements resplendissants d'or et de pierreries, une table brillante, des convives émules de ses vices, s'il lâche la bride à ses passions, s'il est tempérant et sensé, il ne recevra à sa table que des personnes honnêtes et vertueuses, mais inférieures nonobstant, sous ce rapport, à celles dont je parlais tout à l'heure. Ainsi, alors même qu'un prince cultiverait la philosophie, jamais il n'approchera du degré de vertu auquel parvient aisément le solitaire. Au surplus, dans ses voyages il sera toujours à charge à ses sujets; il le sera encore, soit qu'il reste dans sa capitale et qu'il y vive en paix, soit qu'il fasse la guerre, soit qu'il lève des tributs, soit qu'il rassemble des armées, soit qu'il emmène après la victoire de nombreux captifs, soit qu'il subisse lui-même quelque défaite. Est-il vaincu ? ses sujets ressentent le contre-coup de ses infortunes. Est-il vainqueur ? il devient insupportable; il s'enorgueillit de ses trophées, il conçoit de lui-même une haute idée, il octroie à ses soldats toute licence d'enlever, de piller, de vexer injustement les voyageurs, de faire peser sur les villes les horreurs d'un siège, de ravir aux pauvres leurs demeures, d'extorquer chaque jour des gens qui les reçoivent ce qu'aucune loi ne leur permet de demander, en vertu d'un usage invétéré contraire à toute équité et à toute justice. Mais les riches n'auront rien de pareil à souffrir du monarque; s'il réduit les pauvres à ces extrémités, on dirait qu'il redoute les riches. Ce n'est pas ainsi qu'agit le solitaire. Qu'il fasse quelque chose en faveur des riches ou des pauvres, il le fait de la même manière : il se servira durant l'année entière du même manteau; l'eau sera pour lui un breuvage plus délicieux que pour les autres les vins les plus recherchés. Il n'implore jamais pour soi aucune

## PARALLÈLE

grâce des riches, ni grande, ni petite; mais pour les nécessiteux, il en implorera fréquemment et en grand nombre, dans l'intérêt des uns et des autres, et de ceux qui sont invités à ces actes de bienfaisance et de ceux qui doivent en profiter. D'où il résulte qu'il porte à la fois remède et aux maux des riches et à ceux des pauvres; il affranchit les premiers de leurs péchés par la générosité qu'il leur inspire, et en même temps il soulage l'indigence des seconds. Le roi diminue-t-il ses tributs, il favorise plus les intérêts des riches que ceux des pauvres. Les augmente-t-il au contraire, il presse les possesseurs de modiques ressources. Le riche se ressent fort peu de l'énormité des tributs, tandis qu'elle est aussi funeste qu'un torrent à la maison du pauvre, qu'elle remplit les bourgades de pleurs; ni la vieillesse, ni la qualité de veuve, ni celle d'orphelin ne donnent aucun droit à la pitié des personnes chargées de les recueillir : au contraire, celles-ci ne cessent d'agir avec violence et de se montrer les ennemis de la contrée, exigeant des agriculteurs ce que la taxe ne saurait rapporter.

4. Examinons maintenant la nature du bien qu'un moine et un roi font à ceux qui les entourent. L'un répand de l'or, l'autre la grâce de l'esprit. L'un, quand il est bienfaisant, soulage la pauvreté; l'autre, par ses prières, affranchit les âmes de la tyrannie du démon. Quelqu'un est-il en proie à des épreuves de ce genre, il ne s'arrêtera pas plus devant le prince que devant un objet sans vie; il court vers l'habitation des solitaires, semblable à celui qui, effrayé à l'aspect d'un loup, irait se réfugier auprès d'un chasseur portant un glaive en sa main. Ce qu'est le glaive pour le chasseur, les prières le sont pour le solitaire; et l'épieu de l'un est moins redouté des bêtes féroces, que les prières de l'autre ne sont redoutées des démons. Et nous ne sommes pas les seuls à chercher dans nos afflictions un secours auprès des saints solitaires; les rois eux-mêmes, quand les temps sont mauvais, se pressent à leur porte, comme les pauvres à la porte des riches, par un temps de disette. Est-ce que Achab, roi des Juifs, à une époque de famine et de stérilité, ne mit pas toutes ses espérances de salut dans les prières d'Élie ? Est-ce qu'Ézéchias, qui possédait le même trône et la même puissance, malade et près de rendre le dernier soupir, voyant la mort fondre sur lui, n'eut point recours à un prophète, le reconnaissant ainsi plus puissant que la mort et dispensateur de la vie ? (IV Roi 20) La guerre promenant ses ravages dans la Palestine et menaçant ce royaume d'une complète destruction, est-ce que les princes juifs, après avoir renvoyé leurs armées, les soldats de pied, les archers, les cavaliers, leurs officiers et leurs généraux, ne cherchèrent pas un refuge dans les prières d'Élisée, persuadés que la protection du serviteur de Dieu leur serait plus profitable que l'appui de troupes innombrables ? De même, dans la guerre qu'Ézéchias eut à soutenir contre les Perses (Assyriens), lorsque sa capitale courait le plus grand péril, que les défenseurs de ses murailles étaient saisis de cette frayeur, de cette crainte, de cette agitation qui saisissent les hommes au moment où la foudre, un tremblement de terre vont tout ébranler, ce prince opposa à la multitude de ses ennemis les prières d'Isaïe, et ses espérances furent pleinement couronnées de succès. A peine, en effet, le prophète eut-il élevé ses mains vers le ciel, que Dieu extermina les Perses sous ses traits, instruisant de la sorte tous les monarques de la terre à voir dans ses serviteurs des sauveurs véritables, et leur faisant comprendre qu'ils doivent écouter avec respect les avis des justes qui les pressent de pratiquer le bien et la vertu, et suivre fidèlement leurs exhortations salutaires.

Mais ce n'est pas seulement en ces divers points qu'éclate la différence du monarque et du solitaire. Qu'il arrive à tous les deux une chute qui les dépouille, l'un de sa première vertu, l'autre de son royaume : le premier rentrera aisément en lui-même, et en peu de temps, ayant expié ses fautes par la prière, par les larmes, par la douleur, par sa sollicitude à l'égard des pauvres, il aura recouvré sans obstacle sa première dignité. Si un prince est jeté à bas de son trône, c'est alors qu'il aura besoin de nombreux alliés, de troupes nombreuses soit d'infanterie, soit de cavalerie; c'est alors qu'il lui faudra des ressources considérables, qu'il devra braver de nombreux dangers; en un mot, toutes ses espérances de succès reposent sur autrui, tandis qu'il a suffi au solitaire d'une volonté et d'un zèle sincères, et d'un changement de dispositions, pour sauvegarder aussitôt son salut compromis. «Le royaume des cieux, est-il écrit, est en vous-même.» (Luc 17,21) La mort que le monarque envisage avec terreur ne cause aucune peine au philosophe. Assurément l'homme qui dédaigne les richesses, les plaisirs et les voluptés, choses qui rattachent le plus grand nombre des hommes à la vie, quittera sans regret cette terre. Arrivera-t-il à l'un et à l'autre de périr de mort violente, celui-ci, puisant dans la piété le courage de braver le péril, achètera au prix de sa mort une vie immortelle et céleste; celui-là, au contraire, tombera sous le poignard d'un tyran ambitieux de sa puissance. Le cadavre d'un prince égorgé ne fournira qu'un spectacle de compassion et d'horreur : ce sera un spectacle à la fois doux et consolant que celui du solitaire immolé pour sa foi. De plus, ce dernier inspirera l'amour et l'imitation de ses vertus; il aura des disciples nombreux qui

## PARALLÈLE

désireront marcher sur ses traces. Mais le premier demanderait plutôt avec instance au Seigneur que personne ne se prit à désirer la suprême puissance. Personne d'ailleurs n'oserait mettre à mort un solitaire, de crainte de se rendre, par cette action, coupable d'impiété envers Dieu. De nombreux assassins veillent autour d'un prince, tous prétendant également à la tyrannie, C'est pourquoi celui-ci s'environne de gardes, au lieu que les prières de celui-là sont pour les villes comme un rempart. Le solitaire ne redoute personne; le monarque vit dans une anxiété continuelle, sous la menace incessante de la mort. C'est que l'opulence dont il jouit est dangereuse, tandis que le disciple du Christ vit dans les conditions d'une parfaite sécurité.

En voilà bien assez, ce me semble, sur les choses de la vie présente. Si nous portons enfin nos regards sur l'épreuve à venir, nous verrons le solitaire s'élever brillant et glorieux; au milieu des nuées au-devant du Christ dans les airs, comme le fit le chef et le maître qui nous a enseigné cette façon admirable de vivre et toutes les vertus. Quant au roi, aurait-il gouverné son royaume selon les règles de la justice et de l'humanité, chose tout à fait rare, il n'obtiendra qu'une récompense et qu'une gloire inférieures; car il n'y a point égalité de mérite entre un prince vertueux et le moine qui se sera consacré sans réserve au service de Dieu. Mais s'il a été méchant et funeste, s'il a rempli la terre de maux, qui pourrait dire les supplices qu'il aura à subir ? Dévoré par les flammes, déchiré de verges, torturé de toute manière, il souffrira des tourments impossibles à dépeindre, impossibles à supporter. Que ces raisons et cette doctrine nous instruisent à ne pas vouer aux riches notre admiration; car le mérite de celui à qui tous les autres obéissent ne saurait approcher du mérite d'un simple solitaire. Lors donc que vous verrez un riche vêtu d'habits magnifiques, resplendissant d'or, porté sur un char, entouré d'un pompeux appareil, n'exaltez pas la félicité de cet homme; les richesses sont passagères, et les choses de ce monde les plus belles en apparence sont bientôt la proie de la corruption. Mais si vous voyez un moine cheminer seul, avec un air qui respire l'humilité, la douceur, le calme et la paix, enviez le bonheur de cet homme, devenez l'émule de sa sagesse, priez le Seigneur de vous rendre semblable à ce juste : «Demandez, nous dit-il lui-même, et l'on vous donnera.» (Mt 7,7) Voilà les seuls biens véritables, salutaires et permanents, grâce à l'amour et à la providence du Christ, à qui la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Amen.

